

## Une trentième édition vertigineuse

*Je fixais des vertiges*, Symposium international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul, Commissaire : Serge Murphy, Baie-Saint-Paul, du 3 août au 2 septembre 2012

Sylvie Lacerte

Number 243, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68448ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

### ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Lacerte, S. (2013). Review of [Une trentième édition vertigineuse / *Je fixais des vertiges*, Symposium international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul, Commissaire : Serge Murphy, Baie-Saint-Paul, du 3 août au 2 septembre 2012]. *Spirale*, (243), 12–14.

# Une trentième édition vertigineuse

PAR SYLVIE LACERTE

## JE FIXAIS DES VERTIGES SYMPOSIUM INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE BAIE-SAINT-PAUL

Commissaire : Serge Murphy,  
Baie-Saint-Paul, du 3 août au 2 septembre 2012.

... j'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges.

— Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*<sup>1</sup>

L'été est maintenant loin derrière nous, mais je m'en voudrais de passer sous silence la dernière édition du Symposium international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul qui célébrait, en août 2012, son trentième anniversaire. Pour souligner l'événement, le Symposium, produit par le Musée d'art contemporain de Baie-Saint-Paul, a fait appel au prolifique artiste Serge Murphy pour en assumer le commissariat. Murphy s'est inspiré d'un extrait du poème *Une saison en enfer* d'Arthur Rimbaud pour l'intitulé et la posture de l'événement. *Je fixais des vertiges* se veut une expression des ivresses et des étourdissements que peuvent engendrer, chez le spectateur (et, j'en suis persuadée, chez les artistes aussi), tant la surabondance d'éléments, de signes, l'accumulation de matières et d'objets que l'absence de ceux-ci, par un certain « vide » pouvant être mis en forme, dans la démarche des créateurs qu'il a choisis pour la mouture 2012 de l'événement. Comme le commande la tradition charlevoisienne, les douze artistes (six ayant été choisis par un appel de propositions et six autres invités directement par le commissaire)<sup>2</sup> étaient à pied d'œuvre, lors de mon passage, au vu et au su de tous sur la glace de l'aréna municipal de Baie-St-Paul. Le plein et le vide en face à face, comme deux visions qui s'opposent en apparence, mais qui sont proches, puisqu'elles suscitent cette sensation de vertige lorsque nous nous trouvons vis-à-vis d'elles. Du moins, c'est le défi que Murphy s'est imposé et qu'il a lancé aux



Atelier de Louise Viger, 30<sup>e</sup> symposium international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul

artistes. Lui-même un artiste de l'accumulation d'objets fragiles et hétéroclites du quotidien, il connaît très bien la chanson, pour ainsi dire, d'au moins l'un des pôles de la thématique prescrite.

### UN SYMPOSIUM EN MUTATION

Créé en 1982 par Françoise Labbé, native de Baie-Saint-Paul, le Symposium a connu de multiples appellations et directions, à la suite du décès de la fondatrice et première directrice de cet événement devenu incontournable dans la sphère de l'art contemporain au Québec. À l'origine, Françoise Labbé souhaitait démocratiser, avant la lettre, les arts visuels, les purifiant, ni plus

ni moins, de tout discours « hermétique » pouvant les entourer. Si l'on se replace dans le contexte du début des années quatre-vingt, nous baignions en pleine effervescence postmoderne, où les commentateurs de l'art affûtaient leurs théories en puisant désormais à l'aune des sciences humaines et sociales pour refléter la complexité des démarches artistiques, miroirs du monde environnant, mais où les artistes tentaient aussi de forger du discours autour de leurs pratiques. Cette « attitude » signala de façon définitive une rupture, en partie causée par le glissement de la formation des artistes, dispensée qu'elle fut pendant quelques siècles par les écoles des beaux-arts, vers l'université, à la fin des années soixante.

Ce repositionnement académique qui nous a donné des œuvres fortes de même que des commentaires riches s'ouvrant sur des univers autres que celui des arts et sur le politique, a néanmoins provoqué un certain « bruit » autour de la pratique de l'art contemporain, semant confusion et rejets brutaux de certaines démarches chez les néophytes de l'art, mais également chez certains amateurs. La bataille des anciens et des modernes refaisait surface (longtemps après les Duchamp, Warhol, McLuhan, Snow, Smithson et les autres) et il devenait parfois difficile, pour un œil externe, de séparer le bon grain de l'ivraie, en somme de distinguer l'art issu d'une démarche réflexive et approfondie d'un art imbu d'imposture (ce qui n'était pas nouveau!). Répliquant à la réaction négative de cette tendance esthético-discursive, Françoise Labbé a mis sur pied, avec un brin de naïveté mêlée d'irritation, le *Symposium de la jeune peinture canadienne*, souhaitant que les spectateurs puissent voir évoluer *in situ* le travail des jeunes peintres venus de partout au Canada. Quoique bien intentionnée, la formule a eu son lot de détracteurs tant auprès des artistes eux-mêmes que des observateurs de la scène artistique. On critiquait cette vision populiste qui marquait une volonté d'enfermer les artistes dans des enclos, tels des animaux en cage exhibés au public. Malgré tout, la tenue des Symposiums a prévalu et a peu à peu changé de cap pour inclure des pratiques interdisciplinaires, au-delà de la seule peinture. La formule consistant à faire travailler les artistes « en direct » s'est maintenue, tout en faisant école dans divers événements de l'art, toutes disciplines confondues.

Ainsi, trente années après sa fondation, le Symposium se définit maintenant, en première page de sa brochure, comme un « [v]éritable laboratoire de la création contemporaine en arts visuels [...] conçu comme un lieu de rencontre et d'échanges entre des créateurs actuels et la population en général ».

## UNE PRODUCTION FOISSONNANTE ET UNE PROGRAMMATION DIVERSIFIÉE

La mouture 2012 du Symposium rassemblait donc des artistes de toutes provenances et de toutes les générations (Iran, Haïti, France, Nouveau-Brunswick,



Atelier d'Etienne Tremblay-Tardif, 30<sup>e</sup> symposium international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul

Saskatchewan, États-Unis, et bien sûr le Québec), incluant un natif de la région de Charlevoix (vivant maintenant à Montréal, masse critique oblige). Certains artistes affirmaient à la blague, mais avec un brin de gravité, que ce symposium était véritablement *intergénérationnel*.

International, intergénérationnel, interdisciplinaire et intervertigineux! Les artistes se trouvaient, comme mentionné plus haut, distribués également en deux pôles. Comme nous l'explique Murphy, dans la brochure, le pôle du « *dépouillement... s'applique à une certaine idée du vide... en creusant toujours le moins, le presque rien où les stratégies d'expérimentation et de fabrication sont apparentes [et] souvent peu complexes, [...] visant le sublime* ». Tandis que le pôle de la « *profusion, [exprime une] pratique de l'excès [...] définie par le plein, [un travail] touffu, du trop* ». Murphy ajoute que : « *Le débordement, l'excès sont les matrices de l'œuvre et donnent un sens au vertige où l'œil ne sait plus se poser, tellement les signes, les matières, les couleurs sont partout, sans discrimination aucune.* » En visitant le Symposium, on ne pouvait qu'adhérer à l'affirmation du commissaire selon laquelle chacune des douze propositions, dans leurs visions bien distinctes du plein et du vide, témoignaient d'une grande générosité. Ainsi, les artistes de l'accumulation et du silence partageaient leur temps à peaufiner leur vision très personnelle du vertige et à échanger avec leurs collègues du même pôle ou avec ceux du camp adverse, en plus de répondre aux questions du public et d'engager des conversations animées avec lui!

La posture du commissaire souhaitant nous présenter des pratiques paradoxales « dans la forme et dans la manière », ne découlait, en aucun cas, d'une attitude confrontationnelle, mais résultait au contraire d'un désir de nous initier à de multiples positions ou orientations pour envisager le monde et ses contradictions, tant dans l'univers de l'intime et du quotidien que dans la sphère publique et du politique. Des artistes explorant la peinture (le portrait, « les mécanismes de la peinture postmoderne », l'espace public), le dessin, les arts textiles, la sculpture, l'image numérique, l'installation, l'écriture, le ready-made (la *pulp fiction*), nous en faisaient voir de toutes les couleurs et de toutes les formes, qui avec des maquettes fantasmagiques de mondes architecturaux inventés, qui avec des matériaux sortant des sentiers battus comme la gomme à effacer et ses rognures.

En complément au travail des artistes du Symposium, Murphy avait organisé un programme d'activités varié, allant de rencontres avec les artistes, bien évidemment, la visite commentée du commissaire, à une performance de la chorégraphe Marie Chouinard et un récital de chansons de Sylvie Laliberté, en passant par une table ronde réunissant l'historienne de l'art et commissaire indépendante Marie-Ève Beaupré, le théoricien de l'art, Jean-Émile Verdier et la philosophe française Joëlle Zask. Murphy avait aussi devisé des résidences pour l'artiste photographe Raymonde April et la philosophe Zask. Chacune a pu rendre compte de son séjour, April par des photographies des artistes en flagrant délit de création et Zask, durant la

table ronde, à l'issue de ses observations et échanges recueillis auprès des artistes.

Une innovation pour l'édition 2012 : la construction de kiosques « permanents » à géométrie variable conçus par les architectes Nicolas Mathieu-Tremblay et Sylvain Bilodeau du cabinet ARCHITECTURAMA. Ces deux jeunes architectes férus d'art contemporain et fréquentant assidûment le Symposium depuis quelques années avaient offert leurs services au directeur général du Musée de Baie-Saint-Paul, Jacques St-Gelais Tremblay, lui présentant une vision renouvelée, plus durable et esthétiquement plus engageante, des kiosques dans lesquels les artistes œuvrent pendant le mois d'août. Cet aspect est non négligeable, puisque après trente années de labeur dans des structures souvent improvisées, permettant peu d'intimité aux artistes, lorsque nécessaire, celles-ci offraient une apparence plutôt inélégante. *A contrario*, les nouveaux modules rendent le séjour des artistes plus confortable et

propice au travail, en plus d'offrir au visiteur une expérience plus satisfaisante, son œil ne divaguant plus d'une structure à l'autre et ne sachant que faire de ce qui pouvait parfois apparaître comme un paysage chaotique. Moins de vertiges...

Autre nouveauté, la mise en ligne de courtes capsules vidéo informatives captant un moment du Symposium, avec chacun des artistes exposant leurs démarches et leurs ivresses, en plus de la capsule où le commissaire nous soumet sa vision bipolaire du vertige.

Enfin, un vibrant hommage fut rendu à Jean-Claude Rochefort, natif de Charlevoix, théoricien, critique d'art et artiste, disparu tragiquement en juin 2010. Pour souligner ce témoignage, d'abord un grand panneau installé à l'entrée du site, arborant une belle photo de Raymonde April captant Rochefort dans le soleil couchant de Charlevoix, doublé d'un texte extrait de sa thèse de doctorat *Ruines et météores : Art*

*contemporain, histoire et Sciences du ciel et de la terre* (2003). Puis, Engelbert Galavoy, premier lauréat de la Bourse Jean-Claude Rochefort du département d'histoire de l'art de l'UQAM, fut invité à échanger publiquement avec les artistes sur leurs pratiques respectives.

La cuvée 2012 nous a permis d'emprunter un parcours vertigineux oscillant entre réflexions pénétrantes et joyeuses dichotomies. Il est réjouissant d'apprendre que Serge Murphy reprendra à nouveau le flambeau du commissaire pour l'édition 2013 du Symposium.

1. Citation inscrite en exergue du programme du Symposium de Baie-Saint-Paul.
2. Carole Baillargeon, Deschambault, Québec; Tammi Campbell, Saskatoon, Saskatchewan; Yvon Gallant, Moncton, Nouveau-Brunswick; Jim Holyoak, Montréal, Québec; Jean-François Lauda, Montréal, Québec; Nazafarin Lotfi, Chicago, Illinois; Tessa Mars, Pétionville, Haïti; Marc-Antoine K. Phaneuf, Montréal, Québec; Jonathan Plante, Montréal, Québec; Étienne Tremblay Tardif, Montréal, Québec; Armand Vasseux, Marseille, France; Louise Viger, Montréal, Québec.

# Signature assassine



PAR GUILLAUME LAFLEUR

**AURORA**  
de Cristi Puiu  
France/Roumanie, 186 min.

Le cinéma roumain expose depuis quelques années ses lignes de force, liées en partie à une représentation directe ou décalée des derniers temps du régime Ceausescu, dont les effets n'en finiraient plus de résonner dans le monde. Dans le film *La mort de Dante Lazarescu*, Cristi Puiu avait fait la démonstration d'une lente agonie d'un homme détestable et trop humain, qui devenait la victime paradoxale des services de soins en déréliction, métonymie du tissu social. À partir de ce film, qui traçait une voie, plusieurs autres ont été tournés, entre autres par Cristian Mungiu, Corneliu Porumboiu, Radu Muntean, qui ont montré les variations

d'une telle approche, allant de la comédie noire à la chronique glauque. Aujourd'hui, les cinéastes Muntean et Puiu lui-même semblent dépasser cette première phase de déploiement.

Prenons le cas de Puiu, un cinéaste qui prend son temps, puisque son troisième film est d'une durée de trois heures, comme ses précédents. Dans *Aurora*, le cinéaste suit cliniquement le récit d'une jalousie et de ses effets jusqu'à la vengeance. Que du banal, cependant que l'on remarque une sortie de l'espace social. Ce qui est intéressant, puisque cela fait bouger le socle du référent historique sur

lequel repose une large part des films qui se sont faits autour de Bucarest, depuis le milieu des années 2000.

Ainsi, le formidable *Policier, adjectif* de Porumboiu (2009, voir *Spirale* n° 234), dont *Aurora* est stylistiquement près. On y fait le récit d'un policier, dévoué à sa mission de démanteler un petit réseau de vente de drogues, cependant que le poids hiérarchique vient amortir toute forme de prise en main du protagoniste. Soit un anti-film noir, où le triomphe aussi bien que la chute de l'individu devant la loi sont remplacés par l'opacité des relations du héros avec la bureaucratie. Par exemple, un dossier y est